DÉNONCIATION

DES JOURNALISTES,

PAR

UN CITOYEN ACTIF.



DÉNONCIATION

DES JOURNALISTES,

PAR UN CITOYEN ACTIF.

Les circonstances où nous sommes méritent l'attention des gens de bien; la révolution n'en a point offert de plus décisives et dans lesquelles il ait été plus facile de discerner les bons des mauvais citoyens, l'esprit des différens partis, et ce que chacun doit espérer ou craindre du présent et de l'avenir.

Des hommes qu'aucun ouvrage, aucune action, aucune entreprise, n'avoit pu retirer de la misère et de l'obscurité, se sont tout-à-coup élevés au milieu de la révolution, comme l'écume à la surface de la cuve en fermentation. Ces hommes se sont faits journalistes, historiens de tous les jours; ils ont fondé leurs spéculations sur des

bases excellentes, la curiosité et la méchanceté: en se mettant aux gages de l'une, ils alimentent l'autre. Échos de la calomnie et tambours dans l'armée des différens partis, ils sement les haines; les craintes servent l'envie, l'ambition appelle les allarmes, et soutiennent ainsi les émotions populaires d'une main, pour en tracer de l'autre l'excès à leurs lecteurs. Il leur faut des révolutions pour avoir des souscripteurs, et des insurrections pour avoir des idées.

Ces hommes sonnent le tocsin continuel; il est tems d'éclairer le peuple sur ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont.

Ils ont servi la révolution, comme les espions servent l'armée; mais après la conquête et la campagne, on les chasse; le mépris et l'argent, c'est tout ce qui leur reste.

La plûpart des journalistes de la révolution ne portent pas leurs vœux plus loin, sans doute; mais ils reculent, autant qu'ils peuvent, *l'instant de jouir*; l'évènement du jour leur a paru décisif. Le Roi cède au vœu du Département, qui lui fait connoître le vœu du Peuple; le Département donne à ses réclamations, auprès du Roi, la force d'une intention pure; il dit aux citoyens de Paris les vérités qu'il importe qu'ils sachent. Cette impartialité concilie à ce corps

l'estime des honnêtes gens, et le Monarque lui-même reconnoît que ceux qui parlent au peuple avec cette franchise, sont incapables de l'avoir trompé; il relit leur adresse, se pénètre des vérités qu'elle contient, et se détermine à les prendre pour base de sa conduite. Mais ce succès effraie les *feuillistes quotidiens;* la pensée du retour de l'ordre les épouvante, la force publique organisée les menace; l'instruction du Département, comme une sentence qui les dévoue au silence et ferme leurs atteliers, devient le but contre lequel ils vont diriger leurs coups; ils appellent, en se pressant besoin, les Orateurs du Peuple, les pédagogues et les démagogues des Sociétés Fraternelles. On tient conseil, on se distribue les rôles, ou plutôt (car il faut être vrai) l'instinct leur révèle à tous que s'ils n'étouffent pas l'effet de cette instruction sage du Département; sa lumière, en pénétrant jusqu'au peuple, dont il leur importe de prolonger l'aveuglement et les inquiétudes, et de tenir les passions en fermentation, pourroit amener une révolution qui leur seroit fatale. Déja nous croyons, disent-ils, entendre le peuple parisien nous accuser de son infortune, rendre à ses magistrats constitutionnels la confiance qu'il leur doit puisqu'il les a choisis, et nous accabler,

enfin, du juste mépris auquel nous ne pouvons échapper ; nous croyons entendre le peuple se reprochant sa misère, en se répétant les expressions de cette instruction qui lui prouvent qu'il en est lui-même la principale cause ; nous le voyons briser nos presses, poursuivre nos colporteurs et brûler nos feuilles ; enfin, nous voyons arriver le règne de la loi, et finir le nôtre. Mais le Département se trompe, il n'en est pas où il pense : nous saurons bien détruire l'effet de ses mesures ; et s'il a l'autorité des lois, nous avons celle du bruit, du nombre des crieurs, des afficheurs, et l'activité des fripons saura bien déconcerter les démarches, toujours lentes, des gens de bien.

Ainsi se sont agités les feuillistes Fréron, Cara, Marat, Gorsas, et leurs fidèles colobórateurs ont secondé leurs efforts ; l'instruction du Département de Paris a été déchirée avant d'être connue du peuple ; elle a été remplacée, avec une audace digne de tels complots, par des observations d'une société abusée et gouvernée par des hommes qui se jouent de ses vertus et de sa simplicité ; d'insidieux reproches se sont glissés, sous toutes les formes, dans les feuilles du matin : nulle n'a cependant osé prononcer le nom du rédacteur ; ce nom, environné

de l'estime publique, auroit affoibli la censure, il eut excité l'attention.

M. de Kersaint, si connu par sa franchise, par la pureté de son zèle pour la cause de la liberté, est l'auteur de cette adresse. Il est digne de remarque que son nom ne se trouve en aucun journal; c'est un bel hommage rendu à son caractère: mais il importe cependant que le peuple soit informé de ce fait; il faut qu'il sache que l'instruction du Département est digne de toute sa confiance, que les observations de la Société Fraternelle n'ont été faites que dans le dessein de détruire l'effet que la raison et la vérité doivent produire dans l'esprit d'un peuple éclairé sur ses vrais intérêts.

On a cru devoir lui réveler ici combien sont dangereux aujourd'hui ces hommes qui vivent des troubles dont ils ont semé les causes la veille. Nous invitons les citoyens à lire les journaux avec cet esprit de défiance que l'on doit au récit de tout homme menteur avéré; car un journaliste est en effet un menteur de profession, un menteur privilégié : j'en excepte ceux qui écrivent sur des documens authentiques, tels que le *Moniteur*, le *Journal de Paris*, la *Feuille Villageoise* et la *Gazette Universelle*; encore peut-on reprocher à cette

dernière de céder trop aisément au desir de primer dans la carrière où elle marche, en donnant au public des communications suspectes ; en publiant, sans correctif, des écrits apocrifs.

Il est encore d'autres journaux estimables, sans doute, et le discernement de nos lecteurs nous dispense de les nommer.

Finissons. La révolution est faite, il s'agit de l'affermir. Conquérans et maîtres du pays, songeons à établir la conquête, à faire aimer les vainqueurs ; songeons enfin que les vaincus sont nos concitoyens et nos frères, et que nos plus grands ennemis, c'est nous-mêmes.... Mettons sur nos maisons, prenons tous pour devise : ORDRE, PAIX ET LIBERTÉ.

FIN.

De l'Imprimerie de PELLIER, rue des Prouvaires, n° 61.